



académie salésienne

Les Rendez-vous de l'Académie salésienne

n° 6

***JEANNE DE CHANTAL : POURQUOI ET  
COMMENT QUITTER LE MONDE ?***

*par Marie-Claire Bussat-Enevoldsen*

*Conférence du 10 octobre 2011*

**2011**



# **JEANNE DE CHANTAL : POURQUOI ET COMMENT QUITTER LE MONDE ?**

par Marie-Claire Bussat-Enevoldsen

Rendez-vous de l'Académie salésienne du 10 octobre 2011

À l'automne 1601, dans un petit bois proche du château de Bourbilly, au cours d'une partie de chasse, un coup d'arquebuse maladroitement tiré terrasse un jeune couple. Le mari, Christophe de Rabutin Chantal, perd la vie, et son épouse, Jeanne-Françoise Frémyot, le sens de sa vie. Lequel des deux est le plus à plaindre ? Tandis que l'on enterre le premier, on console la seconde, mère de quatre enfants en bas âge, que certains déjà voient au bras d'un nouveau mari, plus riche et mieux titré de préférence...

Quelle que soit l'époque, le monde de l'argent prévaut sur celui du cœur, qui lui-même parfois délaisse celui de l'âme. Ici nous parlerons du monde des privilèges, monde fermé avec ses prérogatives, ses codes et ses excès, et d'une époque secouée de conflits et de transformations, à cheval sur deux siècles que tout oppose frontalement dans la fumée des derniers brasiers des guerres de religion : brutalité guerrière contre libertinage raffiné, révolution scientifique contre obscurantisme théologique, esprit de liberté contre oppression légalisée et sacralisée, arrogance de l'élite contre misère de la multitude. L'omnipotence de l'homme tente de se mesurer à l'omniprésence de Dieu. Nous voici donc plongés dans une société éminemment masculine qui n'a ni le temps ni l'esprit de se pencher sur le sort des femmes, autre que celui qu'elle lui a délibérément assignée en fonction de ses propres besoins.

L'hiver sera glacial et terrible pour un royaume de France exsangue, et pour notre jeune veuve qui peine à émerger d'une sombre amertume. Il lui semble que son âme ravagée erre entre ciel et terre. Elle s'égaré dans un exil intérieur qui durera environ trois ans. Son esprit épuisé bute sur les mêmes questions : qui a actionné l'arme fatale ? La main maladroite d'un pauvre cousin qu'elle aimerait voir périr en enfer ou, plus angoissante, la main d'une justice divine ? De chapelets de larmes en chapelets de prières, l'âme de Jeanne, si religieuse, si naturellement mystique, bascule sur l'autre versant du deuil amoureux où elle va devoir se confronter à l'épreuve du silence de Dieu, voire de son indifférence...

Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, majestueuse baronne de Bourgogne, future éminente fondatrice d'un ordre religieux novateur pour l'esprit de son temps, aux côtés d'un célèbre prélat, future grande épistolière et voyageuse intrépide, écoutée et vénérée de tous côtés, n'est pour l'heure que

l'ombre d'elle-même. La jeune femme vacille sous les assauts d'une tentation qui la quittera rarement : la tentation de la foi ou la tentation contre la foi. Cette âme nourrie et habitée par Dieu depuis sa naissance, découvre le doute. Est-ce que Dieu l'aime ? Est-ce que Dieu l'écoute ? Quelle est cette volonté divine qui vient d'anéantir son bonheur ? Et pour quelles raisons ? Pour quel destin ?

Le parcours de cette future sainte souvent méconnue, inscrite au calendrier romain au titre de fondatrice religieuse et protectrice des femmes mariées et des veuves en détresse, prend son essor quand, pleurant son mort, elle comprend qu'il lui faut inverser le sens de sa vie. Lorsque l'existence est à ce point bouleversée, lorsque l'être humain touche à l'extrême limite de son expérience de vie, et que s'ouvre en lui une béance soudaine et imprévisible, que peut-il faire, que doit-il faire ? L'intelligence lucide et intuitive de Jeanne se saisit de l'ultime alternative : changer de vie ou changer sa vie ? D'instinct, elle sait qu'elle ne cédera pas aux pressions croissantes de son entourage masculin qui voudra la remarier en accord avec leurs intérêts personnels, comme elle sait que l'affrontement inéluctable avec son père sera douloureux pour l'un et pour l'autre.

Et cependant, Jeanne aimerait décider elle-même de son destin. Comme elle méprise toute forme de libertinage, de pouvoir, d'enrichissement personnel ou d'autres futilités et facilités, elle offre secrètement sa vie à Dieu, renouvelle son serment de fidélité à son défunt mari et fait vœu de chasteté. Ce triple engagement marque un point de non retour, sa décision est prise, elle ne pourra pas se contenter de changer de statut, elle devra changer sa vie. Entre être et paraître, Jeanne va trancher. Elle sait déjà pourquoi, un jour, elle quittera son monde, mais elle ignore comment ce bouleversement et cette rupture adviendront. Dans cette éprouvante période de transition, elle envisage différentes perspectives : se réfugier au fond d'un désert, s'enfermer dans une cellule de couvent (le Carmel est en vogue depuis peu à Dijon), se consacrer aux démunis, sans délaisser ses quatre jeunes enfants et l'immense domaine des Chantal dont elle est devenue la châtelaine experte et avisée... Sa solitude s'annonce extrême, la mort lui serait plus douce.

Malgré les apparences, Jeanne cultive un certain goût pour l'aventure, et son esprit se ferait volontiers rebelle car elle est volontaire et courageuse mais elle est obéissante et ce « mais » souligne son handicap majeur : une soumission totale au père ou à son représentant masculin, symbole d'une double autorité, juridique et divine. Jeanne est également spontanée, parfois impulsive et donc vite impatiente, tour à tour passionnée, angoissée, assurée, indécise... Quel secours attendre des autres ? Qui pourrait aider à remettre de l'ordre dans cette personnalité intense, complexe, généreuse, compassionnelle ? Déjà, autour d'elle, on l'appelle « la dame parfaite » ce qui

n'est pas de son goût et bientôt, ce sera un certain François de Sales qui, émerveillé, déclarera : « J'ai rencontré la femme forte de la Bible ». Elle charme, elle attire, elle impressionne car elle est très active, alors que son être intérieur rêve de simplicité, de modestie, de discrétion, voire d'une solitude contemplative. Dualité de l'être qui aspire à son unité originelle, cette quête éternelle d'un paradis perdu.

« Je m'appelle Jeanne-Françoise Frémyot nommée communément de Chantal » ainsi se présentera cette native de Dijon, ville capitale du duché de Bourgogne, devenue savoisienne d'adoption et de cœur, lors de son témoignage au début du procès de béatification de François de Sales, en 1627. De même confiera-t-elle à cette même époque à ses novices d'Annecy qu'elle exhortait à se laisser saisir par la bonté de Dieu : « je l'ai expérimenté, moi qui ai été fille à toute folie. Quand je donnais aux étourneaux que je nourrissais un petit morceau de sucre, je me faisais suivre en haut et en bas, partout où je voulais ». Que l'on est loin de la réputation persistante et infondée d'une supérieure austère, froide, rigide, voire insensible émotionnellement et affectivement ! Cette longue vie débute en la tragique année de la Saint-Barthélemy, le matin du 23 janvier 1572. À cette même époque, un futur grand prélat joue dans les neiges de Savoie autour de son château de Thorens. Un garçonnet rieur, une fillette espiègle, tels sont les prémices d'un couple hors norme qui marquera la Réforme catholique, également appelée Contre-Réforme, et qu'un signe relie déjà : leur père tout puissant et autoritaire les ignore à leur naissance.

François de Nouvelles, cadet de la famille de Sales, a reçu par contrat Françoise de Sionnaz alors âgée de six ou sept ans ; il est de trente ans son aîné. Avec elle, il reçoit la riche seigneurie de Boisy, le titre et le nom. À la naissance de son premier enfant le jeudi 21 août 1567, prématuré si malingre que l'on envisage sa mort, la maman a environ 14 ans. Grâce à elle, à son amour fou, à son entêtement d'adolescente éblouie, François de Sales, ainsi prénommé en hommage à saint François d'Assise, survivra et grandira fort bien, les deux seront inséparables au cours des six années suivantes. Ce gentil couple provoquera colère et jalousie dans la tête du mari vieillissant. Il les séparera brutalement, envoyant François en pension, pour retrouver dans le lit conjugal une jeune maman fragile, craintive et inconsolable. Car, malgré les douze enfants qui suivront, onze fils et une fille, François demeurera l'enfant chéri de Madame de Boisy frappée quelques années plus tard de cécité totale. Et pour compléter le tableau originel de notre prince évêque de Genève, qui ne cessera jamais de vanter les mérites de la vertueuse chasteté, évoquons en passant sa fantasque grand-mère maternelle, Bonaventure de Chevron, laquelle se remaria quatre fois, selon ses goûts et sa remarquable énergie de veuve libérée, peu maternelle au demeurant.

Jeanne, quant à elle, est la seconde fille de Bénigne Frémyot, président au parlement de Bourgogne, et de Marguerite Berbisey, issue d'une grande noblesse de robe. Son père est amer et déçu, il souhaitait un fils, mais sa pieuse maman rend grâces à Dieu, en la confiant au saint du jour, Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, bienfaiteur de l'humanité en détresse. Plus tard, pour sa confirmation, Jeanne se placera sous la double protection de sainte Françoise romaine et de saint François d'Assise, orientant délibérément sa vie sur le chemin de l'amour du prochain. Cette joie maternelle sera de courte durée puisque l'année suivante, Marguerite trouvera la mort en donnant naissance au fils tant espéré, André, futur archevêque de Bourges.

L'absence maternelle sera adoucie par la présence bienveillante de leur tante Frémyot et c'est ainsi que les trois enfants grandiront dans le confort raffiné et l'atmosphère cultivée de la haute bourgeoisie dijonnaise. Jeanne reçoit l'éducation réservée aux jeunes filles de son rang, le chant, la danse, la broderie et l'art des belles manières. Puisque cela ne la satisfait pas, elle imposera sa présence auprès du précepteur de son jeune frère, bénéficiant enfin d'un enseignement de qualité réservé à l'élite masculine. Sa vive et intense personnalité lui fait prendre la tête de la fratrie, obtenant enfin l'admiration d'un père vénéré. Il occupera désormais la troisième place dans son sanctuaire intime, après Dieu et Marie, sa mère céleste, image maternelle sublimée. Jeanne à l'instar de sa famille est très pieuse. Elle aspire secrètement à la vie religieuse contemplative mais elle est capable d'interpeller les clients huguenots de son père, de menacer des feux de l'enfer ces ennemis de l'Église catholique, au point qu'il s'avère prudent de l'éloigner du bureau paternel lors de leurs visites.

Bénigne Frémyot est un homme de pouvoir et de devoir, intransigeant et orgueilleux, fin politique et très pratiquant. Il a acquis un sens aigu des affaires et des relations qu'il saura transmettre à sa fille le moment venu. Pour l'heure il a d'autres ambitions. Grand bourgeois, il rêve d'accéder au rang supérieur et prestigieux de l'aristocratie, cet autre monde fermé et arrogant de la noblesse d'épée. Il en a les moyens : deux filles gracieuses, cultivées, fortunées, et en bonne santé. Il donne son aînée Marguerite, âgée de seize ans, à Jacques de Neufchêzes, riche seigneur des Francs, plus âgé mais qu'importe, qui l'emmène rapidement dans son Poitou. Jeanne est du voyage, pour obéir à son père, par amour pour sa sœur et déjà, par goût de l'aventure. Que va découvrir l'adolescente de 15 ans au cours de ce long et périlleux voyage ? Tout ce que son milieu protégé lui aura caché : un pays ravagé par les guerres de religion, et d'incessants conflits territoriaux.

Parvenue au magnifique château de sa sœur, sa lucidité et son intransigeance morale et religieuse accroissent sa déception. Elle comprend d'emblée qu'elle déteste le luxe, les jeux mondains, les trahisons et les

compromis douteux, tandis que sa sœur est heureusement enchantée par cette nouvelle vie qui sera de courte durée : elle décèdera en 1593. Jeanne prie, s'isole, et désire ardemment retourner à Dijon chez son père. Cependant l'époque ne s'y prête pas. Dijon est écartelée entre les Ligueurs très catholiques et les légitimistes fervents du roi Henri III dont fait partie le président Frémyot, veuf une seconde fois. Il cache à ses filles son remariage et la récente mort de son épouse et de leur fils nouveau-né.

Lorsque Jeanne peut enfin revenir en Bourgogne, elle a vingt ans. La gracieuse adolescente s'est métamorphosée en une belle jeune femme, vêtue et parée avec élégance. À peine rentrée, son père lui apprend qu'il l'a promise en mariage à Christophe de Rabutin-Chantal, l'un des plus jeunes barons de la Cour. Ce séduisant célibataire, bretteur comme ses ancêtres, est cultivé, pauvre et étroitement attaché à son roi, Henri IV. Jeanne se révolte, elle ne veut pas se marier, et moins encore avec ce descendant des Rabutin, proches voisins des Frémyot, dont la réputation est plus que douteuse. A-t-elle le choix ? Non ! Humiliée et indignée en son for intérieur, elle s'incline par devoir d'obéissance filiale, et par souci, déjà, d'accepter la volonté de Dieu, le Seigneur absolu de son âme. Mais le cœur a ses raisons et celui de Jeanne s'enflamme dès les premiers regards échangés avec Christophe : c'est un coup de foudre ! Le jeune baron quant à lui est enchanté, sa promise est charmante, et sa dot tout autant.

Les dettes considérables des seigneurs de Bourbilly s'effacent le 28 décembre 1592, lorsque Jeanne-Françoise Frémyot prend le titre de baronne de Chantal. Les deux pères à l'origine de cette alliance ne cachent pas leur satisfaction. Ce sera donc un beau mariage, couronné par neuf années de bonheur partagé, malgré certaines difficultés, six naissances, dont quatre bénies par la Providence avec successivement, Celse-Bénigne, Marie-Aymée, Françoise, et Charlotte. Lorsque Christophe regagne leur château de Bourbilly, les fêtes et les parties de chasse s'enchaînent. Dès qu'il s'en retourne vivre à la Cour ou guerroyer aux côtés de son roi, Jeanne gère d'une main de maître l'immense patrimoine longtemps laissé à l'abandon. Elle se transforme en une gestionnaire avisée et habile, également soucieuse des droits et du bien-être de ses métayers, fermiers, et de la multitude de gens qui l'entourent et la servent. Elle développe un service de soins et de secours pour les plus démunis, les malades et les mourants. Femme d'affaires et femme de cœur, le sang des Frémyot, père et mère, coule dans ses veines, et plus encore, puisqu'elle décide de placer ses pas dans ceux du Christ !

Au coup de foudre amoureux répond à l'automne 1601, ce tragique coup d'arquebuse relaté plus haut. Le désespoir a chassé toute gaieté au château de Bourbilly. Jeanne se défait de ses robes et bijoux et de tout superflu, pour commencer une vie simple et solitaire. Après son vœu de chasteté, elle désire

confier son âme affligée à un directeur spirituel, pratique commune aux dames de la bonne société. Elle reçoit une vision au cours d'une promenade, un homme d'Église qu'une voix présente ainsi : « Voilà l'homme bien-aimé de Dieu et des hommes, entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience ». Stupéfaite et perplexe, elle reprend timidement confiance en elle et en son avenir.

Peu après, elle croit découvrir ce guide, en la personne d'un religieux. Il se révèle cependant dur, sectaire et tyrannique, exigeant d'elle quatre vœux : lui obéir, lui demeurer à jamais fidèle, garder secret tout ce qu'il lui dira et ce qu'elle-même ressent en son for intérieur. Désespérée, elle accepte. À peine s'est-elle engagée que déjà elle regrette son choix. Entre-temps, son beau-père, le vieux baron de Chantal qui mène une existence dissolue entre une servante maîtresse et leurs cinq enfants, lui ordonne de s'installer auprès de lui avec ses enfants, au risque de les déshériter si elle refuse. Un long calvaire l'attend au château de Monthelon, une existence terne accentuée par la privation de ses droits dus à son rang. Elle va néanmoins essayer de résister par amour pour ses enfants et grâce à son sens inné de la charité. Cependant sa détresse affective, morale, et spirituelle s'accroît, tandis que l'étau de son confesseur se resserre sur son âme affolée. Son état de santé s'aggrave. Pour la distraire et avec l'espoir de la remarier à un bon parti, son père l'invite chez lui, où le Tout-Dijon dévot attend avec impatience un célèbre prédicateur de Savoie.

En ce vendredi 5 mars 1604, premier vendredi de Carême, une assistance nombreuse et recueillie découvre l'invité de marque des échevins de la ville, le prince évêque de Genève, dans la fastueuse chapelle du palais des ducs de Bourgogne. Vêtue de noir avec élégance, l'air majestueux bien que pâle et amaigri, la baronne de Chantal est assise au premier rang. Lorsque Monseigneur François de Sales s'installe dans la chaire et que sa voix s'élève, Jeanne pense immédiatement au religieux de sa vision. Leurs regards se croisent et se figent. François pense également à la religieuse d'une vision vécue à la même époque, alors qu'il était en prière dans sa chapelle de Thorens. L'instant est fulgurant, ils se reconnaissent mutuellement avant même d'avoir échangé la moindre parole et déjà secrètement souhaitent se rencontrer.

François sera le premier à prendre l'initiative, en s'adressant à son ami l'archevêque de Bourges : « Dites-moi, je vous supplie, quelle est cette jeune dame claire brune vêtue en veuve, qui se met à mon opposé au sermon, et qui écoute si attentivement la parole de vérité ? ». André répond fièrement qu'il s'agit de sa sœur et, heureux, s'empresse de transmettre leur échange à Jeanne qui avoue concevoir « une très grande estime et admiration pour ce saint homme » qu'elle considère « comme un Ange du Seigneur ! ». Mais Jeanne demeure étroitement surveillée par son père, quelques prétendants



s'étant déjà déclarés et par un émissaire de son confesseur qui ne la lâche pas, de près ou de loin, tandis que François, de son côté, est très entouré et sollicité. Mis en présence les jours suivants et enfin seuls, leur premier entretien sera bref et courtois.

Il lui demande, mi-grave mi-gracieux, si elle envisage de se remarier : certes non, rétorque-t-elle ! Eh bien, dit-il, il faut mettre à bas l'enseigne ! Entrée dans sa troisième année de deuil, et du fait de son rang, Jeanne peut se permettre de porter certaines parures et « gentilleses », rubans et dentelles de soie. Le lendemain soir, au cours d'un repas chez son père où François est l'invité d'honneur, tout a disparu, hormis quelques glands au cordon de son collet. En souriant, il l'interpelle : « Madame, votre collet laisserait-il d'être bien attaché, si cette invention n'était pas au bout du cordon ? ». Sans attendre, elle se saisit d'une paire de ciseaux et tranche les ultimes colifichets accrochés à ses vêtements. Que remarque-t-on ? Rien d'extraordinaire, aucune phrase mémorable, quelques gestes polis, discrets et en apparence anodins, mais cette petite mise en scène n'est pas fortuite. François de Sales est un observateur né, il comprend que cette baronne de Bourgogne, contrairement à son attitude fière et un peu distante, n'est ni coquette ni futile et qu'elle peut se détacher sans hésiter de son apparence extérieure.

On mentionne fréquemment « l'œil de lynx » de François de Sales, car il n'a pas son pareil pour sonder les âmes et les cœurs. Rien ne lui échappe ; mieux encore, il croit en ses visions, en ses intuitions, en la force de l'esprit humain lorsque celui-ci est intimement relié à l'esprit divin. Sa spiritualité que l'on décrit toute suave repose en réalité sur l'énergie du combattant. Son socle est solide. Il s'agit d'une spiritualité de combat oeuvrant à la gloire de Dieu, et élevée jusqu'à la pointe de l'esprit : pour atteindre à la perfection, il suffit d'accepter de se laisser désapproprier de sa propre volonté afin d'accomplir la volonté divine, et de se laisser porter par elle. François de Sales prône l'humilité, la simplicité, l'amour du prochain et la puissance de l'oraison, quels que soient son statut, sa condition et son sexe. Il s'impose comme un précurseur, associant vie intérieure et vie extérieure, psychologie et mystique, action et contemplation.

Revenons à cette première rencontre. Quelques échanges encore, rapides, intenses, sur le ton de la confession puis des confidences, avant la séparation. Leur première séparation. Au moment du départ, François s'adresse à Jeanne : « Madame, Dieu me force de vous parler en confiance (...) depuis quelque temps vous me venez toujours autour de l'esprit, non pas pour me distraire, mais pour me plus attacher à Dieu ; je ne sais ce qu'il veut me faire entendre par là ». À la première halte sur la route du retour en Savoie, il lui adresse ce billet : « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous, je m'en assure toutes les heures plus fort ; c'est tout ce que je puis dire. Recommandez-moi à

votre bon Ange ». Et plus tard : « Plus je me suis éloigné de vous selon l'extérieur, plus me sens-je joint et lié vers l'intérieur... Je vous supplie de ne jamais m'oublier puisque Dieu me donne tant de volonté de ne jamais vous oublier aussi ».

Jeanne lit et relit les messages... Se peut-il que la vie lui sourie à nouveau ? Son père l'observe attentivement, il est inquiet et troublé, on lui a rapporté d'étranges rumeurs sur le comportement de sa fille à Monthelon. Elle prie et jeûne sans cesse, dort peu, pleure souvent, s'absente pour d'épuisantes promenades à cheval, seule, ce qui est bien imprudent et inconvenant. Il apprend également qu'elle consacre beaucoup de temps aux pauvres, aux malades qu'elle lave et soigne, aux mourants qu'elle accompagne, tous, sans exception, lépreux, cancéreux, chancreux. Le président frémit, il craint pour la vie de sa fille et pour celle de ses petits-enfants. Il entend qu'elle distribue le pain et la soupe, fabriqués par ses soins, à un nombre croissant de miséreux accourant de tous côtés. Le père redoute l'entêtement dont sa fille est capable, tout en admirant son audace. À chaque nouvelle, à chaque rumeur, son anxiété croît et son affection tout autant, le président chérit désormais cette unique fille. Il doit donc la sauver, la délivrer d'elle-même. Il ne voit qu'une seule opportunité : la remarier sans attendre mais pas à n'importe qui, puisqu'il y va de ses propres intérêts !

À Monthelon, une lumière venue de Savoie commence à réchauffer le cœur et l'âme de la jeune baronne, lorsqu'elle lit les premières lettres envoyées d'Annecy en réponse aux siennes, ainsi, en juin 1604 : « Je ne vous saurais pas exprimer ni la candeur ni la qualité de cette affection que j'ai à votre service spirituel mais je vous dirai bien que je pense qu'elle est de Dieu ; que pour cela je la nourrirai chèrement, et que tous les jours je la vois croître et s'augmenter durablement ». Une question obsède Jeanne néanmoins, comment quitter son confesseur sectaire, et reprendre sa liberté spirituelle ? « Usez de tout ce que Dieu m'a donné pour le service de votre esprit » précise François, avant de convenir l'un et l'autre de se retrouver au mois d'août à Saint-Claude, haut lieu de pèlerinage, où elle fera la connaissance de Madame de Boisy.

Ces entretiens de Saint-Claude seront déterminants pour leur engagement futur. Jeanne ose enfin parler d'elle-même, de sa vie intérieure divisée, de ses efforts désespérés pour reconnaître la volonté de Dieu, de son existence de baronne qui ne répond plus aux goûts et aux aspirations de son âme. Elle évoque sa soif d'absolu, ses doutes, ses scrupules, ses regrets. Elle confesse le mal-être qui la ronge dans ses relations négatives avec son directeur spirituel, d'autant qu'il la retient par des vœux solennels. Son interlocuteur l'écoute sans l'interrompre, et devine en même temps ce qu'elle tente d'occulter mais qui l'étouffe : son attachement incommensurable à l'amour de sa vie d'épouse amoureuse, sa dépendance familiale excessive

depuis son veuvage, son vœu de ne jamais se remarier quand bien même son père ne l'entend pas de cette oreille... François s'efforce de dissimuler son émotion, non seulement il l'admire, mais spirituellement et tendrement, il l'aime.

Dès le lendemain, il s'engage définitivement à l'assister comme son directeur spirituel, la déliant de ses vœux passés et de son premier confesseur, avant de lui confier ce billet écrit et signé de sa main : « J'accepte au nom de Dieu, la charge de votre conduite spirituelle, pour m'y employer avec tout le soin et fidélité qui me sera possible, et autant que ma qualité et mes devoirs précédents me le peuvent permettre ». Une page vient de se tourner pour l'un et pour l'autre. Peu après, François prend la plume pour dévoiler à Jeanne sa nouvelle méthode de direction spirituelle, où dévotion et charité s'équilibrent sans excès. Il pose ainsi la base de leur future congrégation. De retour à Dijon, Jeanne écrit et signe de sa main le renouvellement de ses vœux de perpétuelle chasteté, et d'obéissance à l'évêque de Genève. En retour elle reçoit un message qu'elle gardera soigneusement plié dans un sachet attaché à son cou, l'engagement solennel de François de Sales au titre de directeur spirituel.

Ainsi est scellé, bien que tenu encore secret, leur engagement mutuel serti de leurs vœux réciproques. Jeanne ose envisager de quitter un jour la Bourgogne, à condition d'être patiente. Elle ignore qu'il lui faudra encore attendre six longues années, et autant de tribulations, avant de pouvoir se libérer de toute tutelle masculine, six années heureusement ponctuées d'une étonnante correspondance avec son bien-aimé guide et confident. Un dialogue intense se tisse par l'écrit, par la pensée, entre ces deux cœurs et ces deux âmes, qui s'encouragent et s'influencent réciproquement. Voici quelques confidences et formules salésiennes demeurées célèbres, toutes placées sous le signe d'un amour partagé en leur unique Créateur, ainsi que le résume solennellement François de Sales dès l'automne suivant. « Je parle devant le Dieu de mon cœur et du vôtre (...) Il ne m'était jamais arrivé, sous cette forme de parler générale, de porter mon esprit à aucune personne particulière ; depuis que je suis sorti de Dijon, sous cette parole de nous, plusieurs personnes qui se sont recommandées à moi me viennent toujours en mémoire mais vous presque ordinairement la première et quand ce n'est pas la première, qui est rarement, c'est la dernière pour m'y arrêter davantage (...) Il faut tout faire par amour et rien par force, il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance ».

Au printemps 1605, suite au premier voyage de Jeanne de Chantal au château de Thorens, il lui confie : « Je ne vous dirai rien de la grandeur de mon cœur en votre endroit, mais je vous dirai bien qu'elle demeure bien loin au-dessus de toute comparaison ». En octobre, il l'encourage : « Que vos lettres m'ont consolé... Je les vois pleines de bons désirs, de courage et de

résolution... Laissons gronder et frémir l'ennemi à la porte et tout autour de nous, car Dieu est au milieu de nous, en notre cœur, d'où il ne bougera point ». Avant de conclure, en poète et mystique éclairé : « Les nuits nous sont des jours, quand Dieu est dans notre cœur, et les jours sont des nuits quand il n'y est point ». En janvier 1606, il confirme : « Je me sens un peu plus amoureux des âmes qu'à l'ordinaire ; c'est tout l'avancement que j'ai fait depuis vous, mais, au demeurant, j'ai souffert des grandes sécheresses et dérélictions, non toutefois longues, car mon Dieu m'est si doux qu'il ne se passe jour qu'il ne me flatte pour me gagner à lui ». À l'automne, il la rassure : « ... Que vos lettres me consolent et qu'elles me représentent vivement votre cœur et confiance en mon endroit, mais avec une si pure pureté que je suis forcé de croire que cela vient de la main même de Dieu ». Et enfin à la veille de la visite de Jeanne à Annecy, en mai 1607, il va plus loin, quand parlant de sa mère, n'est-ce pas de lui-même, de ses sentiments, de son impatience dont il est question ? : « Il m'est avis que je vous vois déjà en notre petite villette et en mon petit héberge. Avec quelle affection ma mère vous attend, cela ne se peut dire. Vous serez consolée de voir ma petitesse en maison, en train, en tout ».

Ce séjour annécien restera mémorable pour l'un et l'autre et pour la suite des événements, lorsque François de Sales précisera à Jeanne de Chantal, ses desseins de fonder un institut qui ne devrait ressembler à aucun autre ordre religieux existant : « Ce sera une simple congrégation de femmes sans vœux perpétuels, non cloîtrée, active, ouverte à toutes les personnes de santé moyenne, infirmes, voire malades, pour s'occuper à l'extérieur des pauvres, des malades, des indigents. La rigueur de cet institut se concentrerait sur la vie spirituelle, avec pour corollaires l'obéissance, la complaisance mutuelle, la douceur, le respect des règles fondées sur l'humilité, la chasteté, la pauvreté ». Une parenthèse s'impose sur ce point précis, pour bien comprendre l'évolution future des projets salésiens. Si les fondements du futur Ordre de la Visitation Sainte-Marie sont posés, les règles en seront cependant modifiées en 1615, sous la pression autoritaire de Monseigneur de Marquemont, archevêque de Lyon. Il décidera lui-même de transformer la Visitation qui s'installait dans sa ville « en une religion formelle avec clôture et vœux solennels ». Les deux fondateurs durent s'incliner lorsque l'Église de Rome approuva le décret, non sans une pointe de tristesse et de secrète déception.

Reprenons notre récit, et écoutons la suite des propos salésiens. Ils vont en effet confirmer la force et l'authenticité de ce couple naissant, évoluant à l'unisson dans une même direction, s'épaulant l'un l'autre, métamorphosant leur amour en une énergie spirituelle nouvelle et novatrice pour l'époque : « Vous ne sauriez croire combien mon cœur s'affermi en nos résolutions et comme toutes choses concourent à cet affermissement. Je m'en sens une suavité extraordinaire comme aussi de l'amour que je vous porte, car j'aime cet

amour incomparablement. Il est fort, impliable, et sans mesure ni réserve, mais doux, facile, tout pur, tout tranquille, bref, si je ne me trompe, tout en Dieu. » Au cours de cette visite à Annecy, Madame de Boisy, subjuguée par la présence de leur noble invitée, conçoit le projet d'un mariage entre l'un de ses fils, Bernard de Thorens, âgé de 24 ans, avec l'aînée de Jeanne, Marie-Aymée, alors âgée de 9 ans. Elle supplie son cher François de transmettre à son invitée cette demande en mariage. Jeanne est stupéfaite, elle écarte cependant avec finesse cette honorable proposition, soulignant l'extrême jeunesse de sa fille, ce qui étonne une Madame de Boisy mariée très jeune. Jeanne sait pertinemment que les Chantal de noblesse supérieure, verraient dans cette union une mésalliance. De son regard aigu, François capte le léger trouble et en saisit la cause. Il comprend mais ne s'en émeut pas, seuls comptent alors pour eux deux leurs projets d'une future fondation qui sera implantée à Annecy.

Jeanne rejoint les siens, apaisée et sereine. Son horizon s'éclaircit, sa vocation religieuse se précise, sa confiance et son attachement à son directeur spirituel sont irrévocables. L'année précédente, en 1606, à la demande de Madame de Boisy, elle avait recueilli à Monthelon, son unique fille et treizième enfant, Jeanne de Sales, placée contre son gré à l'abbaye du Puits-d'Orbe, avec l'espoir d'en faire une religieuse. La petite sœur du célèbre prélat est alors soulagée de partager la vie des enfants de Jeanne, plus gaie que la sienne à Thorens, d'autant qu'elle n'a pas l'intention d'entrer au couvent. Cette joie sera de courte durée, quand, gravement malade l'année suivante, et malgré les soins et les efforts de la baronne, la jeune adolescente meurt dans ses bras. Jeanne, effondrée, confesse à l'évêque qu'elle avait fait don de sa vie ou de celle de l'une de ses filles pour la sauver. Il lui répond, ferme et sévère : « Votre cœur qu'a-t-il fait ? ». lui rappelant que personne ne peut et ne doit s'opposer à la volonté de Dieu, avec cependant cet aveu émouvant, demeuré l'une des plus célèbres maximes salésiennes : « Je suis tant homme que rien plus. Mon cœur s'est attendri plus que je n'eusse pensé ; mais la vérité est que le déplaisir de ma mère et le vôtre y ont beaucoup contribué car j'ai eu peur de votre cœur et de celui de ma mère ».

Notre baronne a de la suite dans les idées et, plus que tout, elle veut vivre son avenir en Savoie auprès de celui qu'elle nomme secrètement « mon Bienheureux Père ». Comment préparer ce départ ? Pourquoi ne pas répondre favorablement à la pressante demande en mariage formulée par Madame de Boisy, et rendre ainsi à cette honorable famille, une fille que le destin lui a ôtée ? Sa fille épousera donc Bernard de Thorens. Est-ce la volonté de Dieu ou celle de Jeanne qui œuvre fermement alors ? Car la lutte sera âpre, son père et surtout son beau-père ne veulent rien entendre. Finalement, elle réussit pour la première fois à imposer sa volonté et son choix, obligeant les hommes de la famille à s'incliner. Le contrat sera signé en janvier 1609 et le mariage

célébré en octobre en Bourgogne, pour le bonheur des jeunes époux séduits l'un par l'autre. Ceci dit, la fillette de 10 ans, rejoindra son mari à l'âge requis par la nature et par la bienséance. Entre-temps, Jeanne et ses deux aînées, Marie-Aymée et Françoise seront officiellement reçues en Savoie, et leur arrivée, sous la plume impatiente de François, revêt cette savoureuse tournure : « Mon Dieu ! que vous serez la bienvenue, ma chère Fille, et comme il m'est avis que mon âme embrasse la vôtre chèrement. Partez donc au premier beau jour que vous verrez. Ma mère désire que vous fassiez votre petit délassement à Sales, où elle vous attendra pour vous accompagner ici ; mais ne croyez pas que je vous y laisse sans moi. Non pas, certes, car je vous y attendrai, où j'y serai aussitôt que vous y serez. (...). Voyez-vous, je ris déjà dans le cœur de l'attente de votre arrivée ».

Pour échapper aux vanités du monde et se concentrer sur l'humilité de sa future vie religieuse, Jeanne apprend à se détacher des derniers liens auxquels elle reste encore sensible. Elle s'isole souvent dans sa chambre pour lire, écrire, apprendre et méditer divers textes et ouvrages, que François lui conseille régulièrement. Elle approfondit sa pensée, enrichissant ainsi la qualité de son écriture. La future grande épistolière adoptera dès cette période ce précepte salésien pour elle-même avant de le transmettre à ses futures filles en religion : « Cheminez toujours devant Dieu et devant vous ». Cependant, les tensions et les pressions s'intensifient autour d'elle. La volonté de son père se durcit, elle craint un affrontement qui serait au dessus de ses forces. Elle écrit ses angoisses, ses peurs, ses tourments, et ses doutes, à son fidèle correspondant qui l'encourage à tenir bon, à garder espoir : « Ô ma fille ! la petite sorte de vie que nous avons choisie me semble tous les jours plus désirable, et que Notre-Seigneur en sera grandement servi ! Je vois bien toujours de grandes difficultés, mais, croyant que Dieu le veut, cela ne me donne aucune crainte ».

Cela ne suffit pas. Un soir d'été 1609, elle est conviée chez son père en présence de son frère et d'un noble seigneur, prétendant sérieux, âgé, veuf et père de famille, dont le rang, les titres et la fortune font pâlir d'envie le président Frémyot. Face à elle, un contrat de mariage et trois hommes bien décidés à la faire plier. Elle résiste mais leur détermination est trop forte, elle s'enfuit dans sa chambre, où dans un geste d'ultime désespoir, elle grave sur sa poitrine, à l'aide d'un poinçon rougi, le nom de l'unique époux de sa vie : Jésus. Elle flanche sur le S final, la douleur est violente, la plaie sera longue à guérir, on découvrira la cicatrice sur son lit de mort. Jeanne a remporté une victoire, fragile mais décisive et sa blessure, discrète mutilation, la rassurera sa vie durant. L'affaire est classée, le prétendant disparaît, les parents mécontents s'inclinent.

C'est alors que Jeanne parvient à imposer son ultime choix : elle quittera la Bourgogne pour fonder un ordre religieux aux côtés de Monseigneur de Sales, à Annecy. Ce bonheur sera bref, un nouveau drame l'anéantit : la mort à l'âge de 9 ans de Charlotte, sa dernière fille, au début de l'hiver 1610. Elle confie à François leur douloureux chagrin et son propre anéantissement, espérant secours et réconfort. En retour, il lui décrit longuement sa douleur d'orphelin inconsolable au récent décès de sa mère « (...) le cœur m'enfla fort et pleurai sur cette bonne mère plus que je n'avais fait depuis que je suis d'Église mais ce fut sans amertume spirituelle, grâce à Dieu », avant de confirmer l'unique place désormais réservée à Jeanne : « C'est à vous que je parle, à vous, dis-je, à qui j'ai donné la place de cette mère en mon mémorial de la Messe sans vous ôter celle que vous aviez, car je n'ai su le faire tant vous tenez ferme ce que vous tenez en mon cœur, et par ainsi vous y êtes la première et la dernière ».

Et comme toujours, la vie va reprendre ses droits avec le retour du printemps, où rien ne sera plus comme avant. Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal règle les affaires de ses enfants, se défait de tous ses biens qu'elle distribue autour d'elle, s'assure que fermiers, métayers, serviteurs seront respectés et protégés et multiplie auprès de « ses pauvres » aumônes et secours. Elle quitte Dijon à la fin mars, avec pour seuls bagages, les habits ordinaires qu'elle porte, quelques écus pour le voyage, une modeste pension annuelle que son frère l'a suppliée d'accepter, quelques vieux meubles usagés, et le lit de camp de Christophe, ultime témoin d'un amour fidèle et constant. La baronne n'est plus, la femme renaît, mais la mère de famille ne s'efface pas pour autant. Elle ne les abandonne pas malgré les apparences, et d'ailleurs Jeanne n'abandonnera jamais personne. Certes, elle laisse derrière elle un père âgé, enfin compréhensif et attentif, et son fils de 14 ans, qui sera bientôt appelé à la Cour selon ses propres vœux. Cependant, à l'heure du départ, Celse-Bénigne se couche au travers de la porte pour arrêter sa mère... qui hésite un instant puis en larmes, l'enjambe, avant de s'adresser à une assistance médusée et un précepteur narquois : « que voulez-vous, je suis mère ». Cette scène du 19 mars 1610 fera le tour de Dijon et plus encore, puisque aujourd'hui on l'évoque avec des sentiments partagés. Mère ingrate, s'exclament certains, mère sublime rétorquent d'autres ! La réalité et la vérité sont plus nuancées. Celse-Bénigne, qu'elle reverra régulièrement, vivait déjà chez son grand-père, entre son précepteur et ses études commencées chez les Jésuites de Dijon. Par ailleurs, puisque l'on voulait remarier sa mère, celle-ci aurait dû les quitter, s'attacher à une famille étrangère et vraisemblablement en fonder une nouvelle.

Entourée de Françoise et Marie-Aymée, qui vivront entre le château de Thorens et le monastère d'Annecy, et de son cortège de fidèles, Jeanne entre à Annecy au printemps 1610. Si elle s'est dépouillée de tout, y compris de son

titre de baronne, elle a gardé son nom au profit de ses enfants. Le 6 juin 1610, un petit institut composé de trois religieuses et d'une sœur tourière, ouvre ses portes dans la maison de la Galerie. On l'appelle toujours la Source, et, naturellement, la fondatrice en est la première supérieure. C'est ainsi que sous le voile noir de la visitandine, la Mère de Chantal entre dans les annales de l'histoire religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle et de la sainteté catholique. Elle sera canonisée le 16 juillet 1767 par le pape Clément XIII. On la fête le 12 août.

Pour autant, la religieuse demeurera fidèle à son patronyme, signant sa correspondance d'un simple « Sœur Jeanne-Françoise Frémyot de la Visitation Sainte-Marie » et bien sûr fidèle aux êtres chers, que la mort lui enlèvera successivement : son père, puis son beau-père, les deux années suivant son installation à Annecy, ce qui l'obligera à retourner en Bourgogne pour régler les successions ; son gendre, Bernard de Sales, en 1617, suivi de Marie-Aymée, peu après la naissance prématurée d'un fils qui ne vivra pas, quatre funestes grossesses pour cette jeune femme de 19 ans. Et François de Sales, le 28 décembre 1622, à l'âge de 55 ans, à Lyon, emporté par une attaque d'apoplexie, après plusieurs jours de lutte et d'acharnement thérapeutique. Ce bien aimé, ce bienheureux Père, qui lui écrivit un soir d'avril 1611 «...Vous êtes le courage de mon cœur et le cœur de mon courage... ». Éperdue de douleur, elle brûlera toutes ses lettres écrites de sa Bourgogne, qu'il annotait élogieusement, en murmurant : « Ah ! Les belles choses qui brûlent... ». Mais encore, son fils, en 1626, pendant la bataille de l'Île de Ré, père de la future marquise de Sévigné, et son épouse un peu plus tard, Marie de Coulanges ; son autre gendre, Antoine de Toulonjon, le mari de Françoise, qui sera la seule à survivre à leur mère. Sans oublier les unes après les autres, ses premières compagnes et amies.

Malgré un épuisement croissant dû à ses incessants voyages et maladies, aux guerres, conflits et épidémies de peste et à tant d'autres difficultés, Jeanne poursuivra courageusement, loyalement, l'œuvre commune. En 1619, il existait cinq monastères, à la mort de François, treize ; à sa mort, due à une congestion pulmonaire et à l'épuisement de son corps, le 13 décembre 1641 à Moulins, on en compte déjà 87, répartis en Savoie, en France, en Suisse et en Piémont. Elle allait avoir 70 ans. Car cette femme accomplie, éprise d'absolu, marchera jusqu'au bout d'elle-même, au-devant des autres, son âme entre ses mains, doutant et priant sans cesse, vivant, disait-elle, comme « une martyre de l'amour ». Quand son heure arriva, elle regarda la mort avancer, sans une plainte, consolant ceux qui pleuraient à son chevet, avant de prononcer les yeux grands ouverts, trois fois le nom de Celui qu'elle aura porté en elle sa vie durant : « Jésus ». Tel fut donc le destin brièvement retracé ici, de cette âme d'une infinie valeur spirituelle, que son ami Vincent de Paul pleura tendrement. Et tant d'autres encore, gens célèbres et inconnus, qui l'appelaient « la Sainte » sur son passage, cherchant à recueillir un bout de son voile, de sa



robe, de ses lacets, de ses mouchoirs, de ses écrits.... Cette vénération l'attristait et l'humiliait, car elle préférait par-dessus tout qu'on l'appelât « la Mère de Nussy », l'équivalent familial de son cher Annecy, berceau de la renaissance de son âme. « Fleurissons, là où la main de Dieu nous a plantés », disait suavement François à ses interlocuteurs, tout en réservant à Jeanne, ses confidences les plus émouvantes, ainsi cette perle salésienne dont l'éclat n'a pas terni : « Il n'est rien d'impossible à l'amour. Il suffit de bien aimer pour bien dire ».

### **Bibliographie :**

Bussat-Enevoldsen, Marie-Claire. *Le Voile et la Plume. Jeanne et François de Sales : l'étonnant récit de leur rencontre*. Paris : Bayard, 2010.